

Reproduire le chant du rossignol au piano, évoquer l'effet de la pluie tombant sur un lac... Tristan Murail explore le son dans toute la largeur de son spectre. Et crée, depuis les années 1970, une musique sensitive et picturale.

« J'AI LONGTEMPS ÉVITÉ LA MÉLODIE »

Par Sophie Bourdais
Photo Philippe Gontier

À LIRE

Tristan Murail.
Des sons et des sentiments,
de Gaëtan Puaud,
éd. Aedam
Musicae, 264 p.,
27€.

À VOIR

Festival Présences,
du 8 au 13 février
à Radio France,
maisondelaradio
etdelamusique.fr.
Concerts diffusés
par France
Musique, en direct
pour la plupart
(celui du 12, filmé,
est visible sur Arte
Concert et
francemusique.fr)
**Colloque
et master class**
jusqu'au 5 février
au CNSMD de Paris.

La rencontre aurait dû se faire à Avignon, non loin du village où vit Tristan Murail. Par la faute de l'envahissant Omicron, elle a finalement lieu, début janvier, par l'intermédiaire de Zoom, outil familier aux télétravailleurs comme au compositeur, qui l'utilise depuis deux ans pour donner ses cours à l'université de Shanghai. Si la chaude lumière provençale qui baigne son atelier déborde sur notre écran, on ne peut que deviner la garrigue toute proche, évoquée en images sonores dans *Portulan*, cycle encore inachevé constituant, selon son auteur, une « *autobiographie par métaphores* ». *Portulan* sera joué le 11 février à Radio France, dans le cadre du festival Présences. La 32^e édition est consacrée au spectralisme, un courant musical né dans les années 1970, qui envisage le son dans toute la largeur de son spectre. Et Tristan Murail, l'un de ses fondateurs, en est le héros.

Un héros modeste, qui ne prétend pas avoir révolutionné quoi que ce soit, et rappelle qu'on ne peut guère parler d'une esthétique spectrale : « *Avec les mêmes techniques, on peut obtenir des musiques très différentes* ! » Insatisfait de l'alternative qui se présentait aux jeunes compositeurs à la fin des années 1960 (d'un côté le formalisme contraint du post-sérialisme, de l'autre « *son contraire absolu, sous forme de musiques improvisées, de formes ouvertes, de happenings* »), Tristan Murail a simplement suivi son intérêt de toujours pour « *la recherche harmonique, les nouvelles couleurs*

sonores », et entrepris de développer un langage musical à l'intérieur même de la matière sonore, décomposée puis reconstruite avec rigueur et gourmandise. Qu'elle ait ou non recours à l'électronique, sa musique hédoniste, organique, picturale et narrative, est remplie de ces « *sons complexes* » issus de patients calculs (grandement facilités, depuis la création de l'Ircam en 1980, par l'explosion de l'informatique musicale), qui permettent d'évoquer l'effet de la pluie tombant sur un lac, de transposer au piano le chant d'un rossignol, d'introduire des accords comportant jusqu'à vingt-cinq notes... L'hypertechnicité des méthodes employées n'existant cependant qu'« *au service d'un désir d'expression* ».

Est-ce sa naissance en 1947 dans un Havre en ruine, obligé de se repenser de fond en comble, qui a poussé le jeune Tristan Murail à emprunter les chemins de traverse ? Ou d'avoir grandi dans une famille plus portée vers les lettres que vers la musique ? Nés d'un père poète et peintre, et d'une mère dont le premier métier était comédienne, trois des quatre enfants Murail – Lorris, Marie-Aude, Elvire – sont devenus écrivains, et Marie-Aude Murail évoque avec tendresse, dans un beau récit autobiographique 1, le frère aîné travaillant son piano, isolé de ses cadets qui jouent fiévreusement aux Incas dans la pièce d'à côté.

« *Mes parents ont découvert que j'avais l'oreille musicale après m'avoir offert un métallophone sur lequel je jouais de petits airs* », se remémore le compositeur. Mis au piano dans la foulée, en cours privé puisqu'il n'y a pas (encore) de

conservatoire au Havre, le gamin se passionne pour l'improvisation et le déchiffrement, nettement moins pour les gammes et les exercices. Il écrit ses premières pièces vers l'âge de 9 ans et expérimente sans le savoir, avec du papier de soie introduit entre les cordes et les marteaux, la technique du piano préparé, tout en montrant une appétence limitée pour le répertoire ultra classique proposé par sa professeure. « À 11 ans, j'étais déjà fatigué des accords parfaits et du vocabulaire de la musique tonale », sourit-il. Où trouver d'autres propositions ? La solution viendra d'un déménagement familial à Paris. À peine arrivé, l'adolescent écume les rayons de la discothèque municipale. Il y découvre les esthétiques si différentes d'Olivier Messiaen (1908-1992) et de Pierre Boulez (1925-2016), assiste, émerveillé, à la création d'*Eonta*, pièce « incroyable » de Iannis Xenakis (1922-2001), s'initie à l'orgue puis aux ondes Martenot, par fascination pour les sons électroniques générés par l'instrument...

Il n'est pas question, alors, d'envisager la musique comme un métier. Tristan Murail nourrit sa mélomanie en amateur, tout en suivant des études (sciences économiques, arabe classique et dialectal, sciences politiques) qui semblent l'orienter vers une carrière administrative ou diplomatique. Mais en 1967, la route de l'apprenti musicien croise celle de Messiaen, qui lui propose d'intégrer sa classe de composition au Conservatoire de Paris. Une première commande (de la Ville du Havre) et quatre ans de résidence à la Villa Médicis plus tard, il n'est plus question de retour en arrière : avec d'autres compositeurs (Gérard Grisey, Michaël Levinas...), Tristan Murail a déjà posé les bases de ce qu'on n'appelle pas encore le spectralisme. Pragmatique, il a fondé en 1973, avec Roger Tessier et de jeunes interprètes, l'ensemble instrumental L'Itinéraire, pour assurer la création des œuvres nouvelles. Le postsérialisme domine encore le milieu musical, et le goût des nouveaux venus pour l'analyse systématique du « phénomène sonore », incluant la façon plus ou moins objective dont l'oreille le reçoit, n'est pas forcément bien reçu ni compris.

Un demi-siècle plus tard, L'Itinéraire existe toujours, mais bien d'autres ensembles se sont formés, et les techniques spectrales se sont largement diffusées – jusque dans le jazz, comme on le constatera lors du festival Présences, avec la participation du compositeur Steve Lehman. Tristan Murail, qui a donné des cours dès les années 1980 pour faciliter leur transmission (et enseigné pendant treize ans à l'université Columbia, à New York), note avec satisfaction qu'elles n'ont plus de secrets

pour les jeunes interprètes. L'avenir étant assuré, l'ex-apprenti pianiste rétif à la tonalité, devenu un admirateur de Claude Debussy, Franz Liszt et Alexandre Scriabine, a appris à accepter que sa musique puisse parfois évoquer « des formes et des objets du passé » : « J'ai ainsi longtemps évité la mélodie ; il fallait juste que je me la réapproprie ! Et si une configuration tonale surgit dans le processus d'écriture, cela m'est désormais égal. L'important, c'est la conduite du discours, le type de communication que l'on veut établir avec l'auditeur. » Et à cet auditeur affamé d'émotions et de sensations sonores, qu'il vive en Europe ou en Asie (où le professeur invité à l'université de Shanghai constate « une explosion de la musique classique et contemporaine, avec des publics jeunes, enthousiastes »), Tristan Murail a encore bien des choses à raconter ●

1 En nous beaucoup d'hommes respirent, Le Livre de poche.

À ÉCOUTER

Enregistrements
édités par Accord,
Aeon, Kairos...

Les grands entretiens,
7 au 11 fév., France
Musique, 6h29.

